

POÉSIES

PAR

M. Jules MILLIÈS-LACROIX,

Membre résidant.

I.

LE VOYAGE A LA MECQUE,

CONTE.

Un jour Mossoul, un poète persan,
Tranquillement venant de Babylone,
Se prélassait, comme un roi sur son trône,
Sur son baudet. Or, en bon musulman,
Il s'en allait, selon l'antique usage,
Dévotement faire un pèlerinage
Dans le désert, à la sainte cité,
Que tout croyant, en prosternant sa tête,
Doit visiter avec humilité,

Cité qui garde, en son sein respecté,
Avec orgueil le tombeau du Prophète.
Resplendissant des rayons du soleil,
Le ciel semblait promettre un jour de fête
Et souriait à l'orient vermeil.
Soudain notre âne en maugréant s'arrête ;

Sans doute aucun, la malheureuse bête
N'avait pas pris ses heures de sommeil.
En général, Messieurs, rien ne dispose
A la gaité comme un ciel calme et pur ;
Suffisamment Mossoul prouve la chose.
En contemplant, sous un rideau d'azur,
Riche nature en sa métamorphose,
La terre en fleurs des rivages d'Assur,
Les arbres verts et l'oiseau qui se pose
Sur des bouquets de lilas et de rose,
De son bissac Mossoul tire un pain dur :
« Bien, comme toi, ton maître se repose !
« Ami, » dit-il, en riant aux éclats ;
Et sans façon descend et se dispose,
Sur le chemin à prendre son repas.
Là, s'étendait une verte prairie.
L'âne, flairant l'herbe tendre et fleurie,
Va doucement y prendre ses ébats.
Les fruits brillaient aux branches de verdure,
Les rossignols mêlaient leurs doux concerts :
« Ah ! » dit le maître, en suivant sa monture,
Et s'asseyant aux pieds des arbres verts
Où serpentait une eau limpide et pure :
« Ah ! quel beau ciel ! quelle aimable nature !
« Comme il est doux de vivre en ces déserts !
« Quoique le temps de ce pèlerinage
« Ne soit pour nous qu'un rapide passage,
« Un souvenir qui s'efface du cœur,
« Puissant ou pauvre, il est bon, il est sage
« D'en savourer le parfum dans sa fleur .
« Il est toujours si charmant le voyage
« Qui bien ou mal nous conduit au bonheur. »

Ainsi parlait, assis dans la prairie,
Notre poète : un bruit confus, soudain,

Interrompit sa douce rêverie.
Il se détourne, et voit sur le chemin
Un défilé de douze dromadaires
Que précédaient deux superbes litières,
Où six chevaux pompeusement parés
Se pavanaient. Un prince, une princesse
Sur des coussins bercés avec mollesse,
Y sommeillaient, de parfums enivrés,
A tous les yeux étalant leur richesse :
Armes, turbans de perles bigarrés,
Robes de pourpre et baldaquins dorés.
Leurs compagnons, des amis, des esclaves,
Sur les chameaux groupés, joyeux ou graves,
Musiciens, danseurs rasant le sol,
Nègres crépus à la face d'ébène,
Versant à tous la coupe toujours pleine
Ou balançant un léger parasol
Sur le front blanc d'une Circassienne,
La jeune almée à la taille de reine,
La Bayadère, oiseau mouche en son vol,
La fille turque et la Juive et la Grecque,
Tous s'écriaient : Nous allons à la Mecque !

Lorsque au milieu des rires et des cris,
Près de Mossoul passa la caravane,
Chacun jeta son regard de mépris
Sur le bonhomme et surtout sur son âne,
Et par l'eunuque et par la courtisane
De quolibets ils furent poursuivis.
En Orient, de même qu'à Paris,
Des sots toujours la moquerie émane.
Dans le malheur montrez-vous calme et fort ;
Pensez, parlez, vivez en philosophe ;
Bravez le monde et défiez le sort ;
Si quelque affront vous touche, sans effort

D'un cœur d'enfant votre cœur prend l'étoffe.

Rouge de honte et des pleurs dans les yeux,

Mossoul longtemps, dans la plaine azurée

Suivit de l'œil ce cortège odieux :

Puis, regardant sa robe déchirée,

Son pain trempé sur sa lèvre altérée,

Et son grison broutant silencieux :

« Hélas ! dit-il, je me croyais heureux !

« O Mahomet ! pèse dans ta balance

« Mon sort chétif et celui de ces gens ;

« Sont-ils meilleurs ou plus intelligents

« Pour leur permettre, au sein de l'opulence,

« De déverser au front des indigents

« Leur froid mépris et leur dure insolence ?

« Je ne suis rien... je n'ai rien... je le sens ! »

Il oubliait sa chère indépendance.

Pour consoler son cœur et sa raison,

Tout en parlant il enfourchait son âne,

Et tristement suivit la caravane,

Qui disparut bientôt à l'horizon.

Comme il trottait, en murmurant sans doute,

Un nouveau bruit arriva jusqu'à lui...

« Le sort, dit-il, m'est fatal aujourd'hui :

« Où me cacher ? » Il s'arrête, il écoute,

Et voit enfin s'arrêter sur la route

Maints pèlerins. Son effroi s'est enfui,

De leur éclat il n'est pas ébloui.

De ces derniers la foule est plus nombreuse :

Par la fortune ils ne sont point gâtés ;

Tous, comme lui, sur des ânes montés,

Sont revêtus d'une robe poudreuse.

Sur eux, point d'or, point d'étoffe soyeuse,

Et, néanmoins, pas de fronts attristés.

Un rire franc, sur leur lèvre joyeuse,

Les éclairait de ses douces clartés.

« Nous allons tous à la Mecque! » et la coupe,
Noix de coco, pleine d'eau du torrent,
Passe à la ronde et se vide en courant.
Comme un essaim, les enfants, joyeux groupe,
Aux palmiers verts grimpaient en folâtrant,
Près des parents d'autres montaient en croupe.
Enfin marchait en foule, au dernier rang,
De pèlerins une dernière troupe.

Légers de biens, mais chargés de travaux,
Là s'avançaient, pieds nus, sans une obole,
Femmes, enfants ; les ânes, les chameaux
N'avaient sans eux jamais ployé leurs dos ;
Les hommes mûrs portaient sur leur épaule
Le toit, le vivre, et les rudes fardeaux ;
Et cependant, sur l'herbe douce et molle,
Les uns dansaient, les autres, gais oiseaux,
De cet accent qui charme et qui console,
Et vers le ciel de notre cœur s'envole,
Chantaient gaîment l'oubli de tous les maux.

Quelle leçon pour Mossoul, pour un sage,
D'enseignements ce spectacle était plein !
Il reconnut le monde et son mirage.
Et combien l'homme à l'erreur est enclin.
Robe de pourpre ou vêtement de lin,
Ane ou chameau pour porter le bagage,
Que nous importe au terme du voyage,
Si nous savons être heureux en chemin !

De ses rayons lorsque avril étincelle,
L'oiseau transi qui dort au fond des bois,
Par la chaleur sentant gonfler son aile,
Vole, et dans l'air fait éclater sa voix.
Ainsi, Mossoul, joyeux comme autrefois,
Aux compagnons de son destin se mêle ;

Mais dans l'ardeur de sa gaité nouvelle,
Que son baudet partage sans raison,
Fait la culbute et choit sur le gazon.
Il se relève en riant : « Dans ce monde,
« Il faut, dit-il, braver plus d'un écueil.
« Si nous voulons que le ciel nous seconde,
« A tout propos ne prenons pas le deuil ;
« Le désespoir est souvent de l'orgueil.
« Si tout à l'heure en une mer profonde
« J'étais tombé, j'y trouvais mon cercueil. »
La répartie était juste et soudaine :
On la goûta comme un fruit parfumé.
Mossoul montrait sa belle âme sereine,
Par des transports on l'accueillit sans peine ;
De son humeur chacun parut charmé.
La sympathie, à qui n'a pas de haine,
Est si facile ! Il fut bientôt aimé.

Près d'arriver à la ville voisine,
Nos pèlerins, quand le soir fut venu,
Péniblement aux flancs d'une colline
Durent gravir un sentier d'aubépine.
Au pied, le site était sauvage et nu.
Ils descendaient vers la plaine en silence,
Légers d'esprit, le cœur plein d'espérance,
Car ils voyaient dans les airs resplendir
Les minarets aux rayons de la lune,
Et devant eux, dans l'auberge commune
Le doux repos déjà prêt à s'ouvrir,
Quand retentit un long cri de détresse.
De toute part on court, on lui répond.
D'ardents chevaux en passant sur un pont,
Se sont lancés avec prince, princesse
Et baldaquins, dans un ravin profond.
Abandonnés, les chameaux en liesse,

Dans les sentiers, sur leurs genoux pliés,
Ont renversé femmes et cavaliers ;
La pourpre et l'or, fastueuse richesse,
Roulent, salis, dans la fange oubliés.
Reconnaissant alors la caravane
Qu'il rencontrait naguère en son chemin,
Mossoul ému, pleurant sa triste fin,
Vole à son aide... Il y perdit son âne.
« Hélas, dit-il, content de son destin,
« Le faux bonheur comme une fleur se fane,
« Et la fortune est une courtisane
« Dont les faveurs ne durent qu'un matin.
« Je ne veux plus vous porter de l'envie,
« Grandeurs du monde, orgueil et vanité,
« Gloire d'un jour par les sots poursuivie ;
« J'aime bien mieux ma chère pauvreté.
« L'indépendance a sa mâle beauté.
« Mais qu'en ma route escarpée ou fleurie,
« Sur un baudet commodément porté,
« Je sois suivi d'amis, dont la gaité
« Sache adoucir les peines de la vie,
« Mon âme alors, satisfaite et ravie,
» Voyagera vers un rêve enchanté.

1864

écrite en 1873

II.

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE,

TRADUIT D'HORACE.

ODE II DU LIVRE DES ÉPODES.

Beatus ille qui, procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium...

.....
Heureux l'homme aux destins prospères,
Qui, semblable aux premiers humains,
Sans nulle ambition, sans souci des affaires,
Avec ses bœufs, travaillant de ses mains,
Laboure le sillon qu'ont labouré ses pères.

Lorsque la guerre éclate, en un camp de soldats
Le clairon du matin ne le réveille pas ;
Il ne craint point, en mer, la tempête qui gronde ;
Il vit loin du forum aux flots tumultueux,
Loin des portiques fastueux
Où s'étale l'orgueil des puissants de ce monde.

Tantôt sa main marie aux peupliers puissants
La vigne rampante et rebelle,
Offrant par ce moyen à ses pampres naissants
Une salutaire tutelle.
Tantôt, la serpe en main, émondant les rameaux,
Coupant les branches inutiles,
Il en greffe de plus fertiles ;
Ou bien, du sommet des coteaux,
Il contemple à ses pieds la profonde vallée
Où dans l'herbe épaisse et sous la feuillée
Errent mugissants ses nombreux troupeaux.

Dans le zèle qui le dévore
Pour tous les soins de la maison,
Sa main presse le miel dans une blanche amphore
Ou des tendres brebis fait tomber la toison.

Dans nos vergers, lorsque l'automne
Elève en riant dans les airs
Son beau front ceint d'une couronne
De fruits d'or et de pampres verts,
Avec quelle joie et suave et franche
Il cueille, à son heure, à son jour,
La poire pendue à la branche
Qu'il a greffée avec amour,
Et le raisin aux grappes purpurines !
O Priape, ô Sylvain protecteur de nos champs,
Voilà les prémices touchants
Qu'il est heureux d'offrir à vos lèvres divines.

Le repos lui plaît-il?... à l'abri du soleil,
Sous l'yeuse antique et superbe
Etendu mollement sur l'herbe,
Tout l'invite au calme, au sommeil :

Et la douceur des heures fugitives,
Et le murmure du ruisseau
Qui coule en paix au creux raviné de ses rives,
Et les chants joyeux de l'oiseau,
Au fond des grands bois aux vagues plaintives,
Et la fraîcheur de l'onde, et le bruit éclatant
Des fontaines, des sources vives,
Qui du haut des rochers ruissellent en chantant.

Mais plus tard, lorsque, sur nos têtes,
Le roi des dieux, le tonnant Jupiter
Nous ramène le sombre hiver
Et les neiges et les tempêtes,
A travers les bois, les halliers,
Avec ses meutes pour cortèges,
Il force avec ardeur les cruels sangliers
Qu'il sait attirer dans des pièges.

Ou bien, sur un appui léger
Il étend des filets à large maille, et dresse,
Au-dessous, l'appât mensonger
Ou la grive gourmande est prise avec adresse.

Une autrefois, du chasseur, jeux charmants,
Dans le nœud d'un lacet perfide
Il surprend le lièvre timide,
La grue à son retour vers nos cieux plus cléments.

Quand, pour lui, le sort ainsi multiplie
Les passe-temps de chaque jour,
Se pourrait-il que l'homme oublie
Les émotions de l'amour?...

Par la douceur et la grâce embellie,
Qu'une chaste compagne ait bien soin tour à tour
De sa maison, de ses enfants. L'œuvre accomplie,
De l'époux fatigué prévenant le retour,
Comme la femme d'Apulie,
Belle matrone au visage doré
Par les feux du soleil, ou comme la Sabine,
Qu'elle emplisse de bois le foyer consacré
Afin que la maison s'échauffe et s'illumine.

Enfermant dans les parcs tous ses troupeaux joyeux,
Avec un soin religieux,
Que de ses mains blanches et belles
Elle tarisse les mamelles
Que gonfle un lait délicieux

Enfin, pour faire honneur au maître,
Qu'elle soutire du tonneau
Le vin du cru, le vin nouveau ;
Puis dressant le repas champêtre,
Qu'elle lui serve à table, et par elle apprêtés,
Des mets exquis qu'on n'a pas achetés.

Ni l'huitre du Lucrin qu'on savoure avec joie,
Ni le turbot aux écailles d'argent,
Ni les sargets que la mer d'Orient
Avec les vents d'hiver sur nos côtes renvoie,
Ni ce rare oiseau Lybien
Dont le gourmet se gorge avec tant d'allégresse,
Ni le faisan doré qui nous vient de la Grèce,
Ne me feront jamais autant de bien
Et de plaisir que la modeste olive,
L'olive cueillie aux plus beaux rameaux,

Des oliviers que je cultive
Sur la pente de mes coteaux ;
Qu'un mets composé d'oseille sauvage,
Herbe qui se plaît dans les près fleuris,
De feuilles de mauve au doux mucilage,
Baume souverain des corps appauvris.
Je préfère enfin à tout autre viande,
Oui, je préfère de beaucoup,
Agneaux blancs qu'au dieu Terme on immole en offrande,
Chevreaux qu'on arrache à la dent du loup.

Assis à sa table champêtre,
Ah! pour lui, qu'il est doux de voir
Les grasses brebis, revenant de paître,
Rentrer à l'étable, le soir;

De contempler, au bout de l'avenue,
Poussés par l'aiguillon, les grands bœufs mugissants
Marchant deux à deux, lassés, languissants,
Et trainant, renversé, le soc de la charrue,

Tandis qu'accourt en foule au seuil hospitalier,
Espoir et trésor des maisons rustiques,
L'essaim d'esclaves domestiques
Qui se range en cercle autour du foyer.

C'est ainsi que parlait Alfius l'usurier.

Pressé d'acquérir des domaines
Et de devenir paysan,
Des fonds qu'il a placés il dresse le bilan,
Les fait rentrer, non sans beaucoup de peines,
Vers les Ides du nouvel an...
Et les replace encore aux calendes prochaines.

